

« Beauté baroque »

Pierre Popovic

Numéro 63, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (1992). Compte rendu de [« Beauté baroque »]. *Jeu*, (63), 140–141.

avant tout d'un exercice fort salutaire, vivifiant même, qui nous a entraînés loin des cadres habituels de la représentation. Il a surtout démontré le désir très louable d'interroger les conventions, ce dont le théâtre a toujours besoin afin d'évoluer.

Philip Wickham

«Beauté baroque»

Drame poétique de Jean Salvy, inspiré du roman de Claude Gauvreau. Mise en scène : Jean Salvy; conception du décor et des accessoires : Francine Marcotte; costumes : Michel Robidas, assisté de Gaétan Tyler; éclairages : Gérard Souvay; musique : Julie Vincent, d'après une entrée de cirque de Nino Rota; bande sonore : Richard Soly. Avec Éric Cabana, Raymond Legault et Julie Vincent. Production du Théâtre du Café de la Place, présentée du 22 janvier au 7 mars 1992.

La beauté fait du trapèze

Un communiqué de la Place des Arts rapporte ce propos de Jean Salvy, auteur et metteur en scène d'un drame poétique tiré de *Beauté baroque*, «roman moniste» écrit en 1952 par Claude Gauvreau : «On y trouve les lignes les plus fantastiques de la littérature francophone, par la beauté du style, du vocabulaire et de la pensée.» Il n'y a rien de plus faux. *Beauté baroque* est une catastrophe esthétique colossale. Le style en est bâclé, il n'a d'ailleurs aucune importance. Le vocabulaire? Un foutoir. La pensée? Minimale ou absente. Et ce prodige narratif avance cahotiquement, s'autodilue de langueur en longueur, oscille entre un simililyrisme d'une banalité à pleurer et des assertions esthético-philosophiques pétaradantes, figées dans cette grandiloquence expéditive et monologique dont le surréalisme tardif, emporté par ses surenchères, fit grande et lassante consommation. Gauvreau fut un écrivain important et, dans certaines pages, un grand écrivain, mais *Beauté baroque* est un navet. Cela arrive aux meilleurs. Au sujet de cette narration en prose, c'est Jacques Marchand qu'il faut entendre : «Règle générale,

chaque fois qu'il veut écrire consciemment ou consciencieusement de façon poétique, Gauvreau se transforme *subito presto* en poète médiocre d'un autre siècle¹, ou Jacques Ferron qu'il faut écouter, quand il se souvient de cette lecture publique à laquelle Gauvreau convoqua le groupe de ses amis et quelques satellites : «On répondit à sa convocation, on l'écouta, il ennuya, car son roman n'était pas le chef-d'œuvre qu'il croyait².»

Roman partiellement à clés³, *Beauté baroque* ne pouvait l'être, ce chef-d'œuvre. Sa lecture publique eut lieu un soir d'avril 1953 dans un appartement de la rue Sherbrooke, devant un jury de quinze personnes et une suppléante dont Gauvreau prit soin de signaler à Borduas qu'elle avait été agréée par sa mère et par lui-même⁴. L'affaire est un peu pitoyable, car le mot «jury», en l'occurrence, n'a pas que sa dimension littéraire. Ce que Gauvreau convoque devant ses deux juges d'élection («Maman» et Borduas), c'est un véritable tribunal, le modèle réduit d'une autorité et d'une réalité qu'il a décidé de combattre pour leur imposer sa loi, contre vents et marées et, s'il le faut, contre les faits eux-mêmes. De là résulte que, s'il est une spécificité rhétorique à *Beauté baroque*, elle est celle de la plaidoirie, genre oratoire, dont le texte hérite la rhétorique, les effets de manche, la façon de raconter (allant de remontrances en objurgations). Mais de là résulte aussi l'échec esthétique du texte gauvréen, car il n'y a rien de plus incompatible avec l'esthétique romanesque que la récitation d'un plaideur solidaire. Les accusés? Ils sont l'enfer, ce sont les autres, c'est-à-dire tous ceux qui, à l'inverse du poète de la défense et de l'accusation (Gauvreau, comme souvent, tient les deux rôles), n'ont pas su reconnaître la Béatrice, la Laure, la Nadja automatisée. Les dominantes de pathos sont ici l'hyperbole et l'invective.

Malgré tout cela, le spectacle proposé par Jean Salvy, défendu avec abnégation par Julie Vincent,

1. Jacques Marchand, *Claude Gauvreau, poète et mythocrate*, Montréal, VLB éditeur, 1979, p. 268.

2. Jacques Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 250-251.

3. Jacques Marchand, *op. cit.*, p. 267.

4. *Ibid.*, p. 263.

précision par Éric Cabana et conviction par Raymond Legault, est supportable. Il l'est pour deux raisons. D'une part parce que l'adaptation a écarté une bonne part de ce que l'original comportait d'anecdotique, parce qu'elle en a éliminé les pétitions de principe et les jugements à l'emporte-pièce (il en reste). D'autre part, parce que la métaphore du cirque, pièce d'aplomb de toute la mise en scène et du jeu, permet au spectacle de briser l'étau de cette anecdote que Gauvreau n'avait su vraiment transformer. Par l'entremise de cette métaphore, une plus grande généralité et un caractère ludique sont restitués à un propos qui en avait diamétralement besoin. De plus, cet apport de la mise en scène (l'artifice n'est pourtant guère neuf) permet de diffracter la parole gauvrière et de la sortir de ce soliloque monovalent où elle se cantonne si souvent. Ce qui devient dès lors montré, ce n'est plus un «cas» à juger, mais une érotique qui se dévoile dans sa naïveté et ses mythologies, dénudant aussi bien sa générosité que sa tendance réifiante⁵, et qui

finit par désigner cette frontière où l'automatisme bascule d'une reconnaissance du désir qui le tire vers la liberté dans l'expression d'un instinct brut qui le tire vers la barbarie. La pièce indique cette frontière, elle ne la franchit pas et laisse son cirque du baroque déployer les parades amoureuses de ses automates, de ses lutteurs et de ses dompteurs autour de sa vedette étoile, une trapéziste voletant entre la vie et la mort sous les yeux d'un clown blanc (Éric Cabana) et d'un clown noir (Raymond Legault).

Ainsi, à l'inverse de ce qu'annonçait sa publicité, le *Beauté baroque* du Café de la Place ne tient pas son intérêt du texte qui l'a inspiré, mais des déplacements auxquels il a convié ce texte.

Pierre Popovic

Julie Vincent (trapéziste), Raymond Legault (clown noir) et Éric Cabana (clown blanc) dans *Beauté baroque*, mise en scène de Jean Salvy, inspirée du roman de Claude Gauvreau et présentée au Café de la Place.
Photo : André Le Coz.



5. À l'égard du corps féminin notamment; cette tendance est fréquente dans le surréalisme.